

Quelques aspects méconnus de la vie d'Alphonse BAUDIN (*) (1811-1851)

par le Médecin Général et Madame A. CAMELIN

On a tellement écrit d'erreurs sur Alphonse Baudin, représentant du Peuple, tué le 3 décembre 1851 au faubourg St-Antoine, qu'il a semblé convenable de les redresser afin d'essayer de donner à ce médecin une description plus conforme à la vérité historique. Pour ce faire, seuls des documents d'archives, irréfutables, ont été employés ; ce qui ne veut pas dire que beaucoup d'autres ne soient encore à rechercher. Ce seront surtout les moments parisiens d'Alphonse Baudin qui seront évoqués ici, et dont on voudra bien trouver le détail dans la thèse de Pierre Foras (4).

Et d'abord l'enfance d'Alphonse Baudin, très sommairement rappelée : un grand père paternel (1743-1818), marchand à Lyon. Le père (1779-1853), chirurgien des armées de la République dès l'âge le plus tendre, à 14 ans, ce qui lui valut de parcourir l'Irlande avec Hoche, puis de séjourner quatre ans à Constantinople où, prisonnier des Turcs, il compléta son expérience au point d'acquérir l'estime du Sultan qui en fit, paraît-il, un directeur des hôpitaux. Son dossier, ainsi que celui de son fils, se trouvent au Service historique de l'Armée, où ils ont échappé à la curiosité de l'érudit docteur Genty.

Alphonse Baudin, second fils de ce Pierre-Camille, naquit à Nantua le 23 octobre 1811, et non à aucune des dates fantaisistes des dictionnaires ou des articles. Après le décès de sa mère en 1820, l'enfant ne fut pas éloigné au collège de St-Amour comme il a été raconté, mais élevé à celui de Nantua, où, de la 8^e à la rhétorique, et en sautant la 5^e, il remporta plusieurs fois le prix d'excellence, et fut le meilleur élève de sa classe.

* Communication présentée à la séance du 20 décembre 1975 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

D'octobre 1827 à août 1828, il est à Lyon, au Collège Royal, où il remporte le prix d'excellence de philosophie. Il fut alors l'élève du si remarquable « Socrate chrétien » que fut l'abbé Noirot, dont l'influence fut si grande sur les esprits de 1827 à 1852, avant d'être nommé, contre son gré, Recteur de l'Université de Lyon. Cet abbé Noirot, dont l'enseignement libéral fut très en avance sur son temps, a-t-il une part importante dans la formation du jeune Baudin ? Tout porte à le croire si on compare les idées de Noirot à celles qu'exposera Baudin à l'Assemblée Législative en 1849.

Ayant acquis les baccalauréats ès-lettres en juillet 1828, et ès-sciences en novembre de la même année, Baudin s'inscrit à l'École secondaire de médecine de Lyon, à l'Hôtel-Dieu, et va y prendre 11 inscriptions de novembre 1828 à juillet 1831 ; il a donc effectué à Lyon ses trois premières années d'études médicales, et il eut pu les continuer jusqu'à sa thèse, si les charges de son père ne l'avaient amené à prendre une autre détermination. Pour soulager le père de famille, il sollicite une place de « chirurgien élève » à l'Hôpital militaire du Val-de-Grâce. C'est pour lui un allongement des études. Car, après un an à cet hôpital d'instruction, vont se succéder d'août 1832 à mars 1837 plus de quatre années, au cours desquelles le jeune « chirurgien sous-aide » sera successivement affecté aux hôpitaux militaires de Toulon, où il demeurera 18 mois, de Strasbourg où il restera un an, du Val-de-Grâce où il sera près de deux ans ; étant là, plus particulièrement, l'élève de Broussais, alors Premier professeur en même temps que Professeur à la Faculté. Ces stages successifs étaient alors ceux imposés par le régime d'études en vigueur pour les chirurgiens sous-aides, avant de les autoriser à subir la totalité des examens de Faculté, puis de soutenir une thèse de doctorat.

Pendant ces quatre années, Alphonse Baudin fut toujours très bien noté et très bien classé. S'il ne fut pas, quoiqu'on ait dit, « lauréat du Val-de-Grâce en 1832 » et, malgré ce rang, envoyé en exil en Algérie « en raison d'opinions républicaines » au lieu d'être conservé à Paris, du moins commença-t-il son service à l'hôpital militaire de Toulon alors « base arrière » du corps expéditionnaire français à Alger et dans « les possessions françaises du Nord de l'Afrique. »

Muté en décembre 1833 à l'Hôpital militaire d'instruction de Strasbourg, il s'inscrit aussitôt aux cours de la Faculté de Médecine de cette ville, ainsi qu'en témoigne le registre des inscriptions. Et c'est alors à cet hôpital militaire qu'il fut lauréat, obtenant le « Premier premier prix » dans les « concours des hôpitaux militaires d'instruction en 1834 », ce qui lui valut sans doute son affectation au Val-de-Grâce de février 1835 à décembre 1836.

A cette époque, muté « pour ordre » à l'hôpital de Versailles, il y obtint aussitôt un congé de trois mois « à l'effet de se faire graduer comme docteur » auprès d'une faculté de médecine.

En effet, le mardi 21 mars 1837, il soutint ici même une thèse sur la duodénite chronique (1) devant un jury présidé par Broussais et composé de Breschel, Rostan, Gerdy, Ménière et Monod. Ayant au surplus répondu aux

cinq questions posées par la Faculté, ayant mérité de son jury la mention « très satisfait », Baudin reçoit du doyen Orfila le certificat d'aptitude pour le grade de docteur en médecine. Le ministre de l'Instruction Publique et des Cultes lui adresse son diplôme le 26 juin 1837. Baudin fait suivre désormais sa signature des initiales d. m. P.

Le ministre de la Guerre n'a pas attendu ce diplôme et sur le vu du certificat d'aptitude, le 9 juin, l'ayant promu au grade de « chirurgien aide-major », il affecte « M. Jean Baptiste Alphonse Victor Baudin, chirurgien sous-aide de l'hôpital militaire de Versailles, au 3^e bataillon de zouaves » en Algérie ; c'est à ce Corps, nouvellement créé, que s'est précipité le capitaine du génie Louis-Engène Cavaignac, ancien élève de Polytechnique, pour y gagner plus vite le grade de chef de bataillon en août 1837. Les deux hommes se sont-ils rencontrés entre juin 1837 et mai 1838 ? C'est possible, mais aucun document n'est venu le prouver. Baudin avait 25 ans, Cavaignac 35. Rien non plus n'est encore venu confirmer que Cavaignac, chef du Pouvoir exécutif ait offert à Baudin, en juin 1848, le portefeuille de l'Instruction Publique et des Cultes, ce qui est pour le moins invraisemblable. Il faut laisser à Pierre Larousse (5) la responsabilité de cette information.

Mais le médecin aide-major Baudin va offrir au Roi sa démission le 2 avril 1838, datée de Coléah. Elle est accordée le 2 mai, et il quitte le Corps des zouaves le 9 mai 1838, non sans avoir rédigé un remarquable rapport sur l'ophtalmie (sic) des habitants de Coléah (4).

Au travers des pièces officielles, des passeports à l'intérieur, on peut suivre le docteur Alphonse Baudin au cours de son voyage de retour de Coléah à Paris après un court arrêt à Nantua.

Et c'est aussitôt l'installation à Montmartre, rue des Martyrs, puis rue Bréda, enfin rue de Clichy, du jeune médecin qui va exercer durant 13 années, n'en déplaise à l'un de ses biographes qui l'a qualifié « d'évadé de la médecine » (3). La preuve est faite qu'au contraire Baudin, même représentant du Peuple, continuait la pratique de son Art.

Le portrait d'Alphonse Baudin nous est laissé au physique par trois passeports où sa taille est notée de 1 m 72 à 1 m 70.

Après avoir été résolument hostile au mariage, il semble qu'il se soit timidement approché de celui-ci ainsi qu'en témoigne l'annonce ci-après trouvée dans ses papiers, écrite par lui, et qu'on peut dater de 1845 (2) :

« A Madame Thévenot,

Trente-quatre ans, physique régulier. Constitution excellente. On croit avoir de l'intelligence ; on a certainement beaucoup d'éducation. On pousse la loyauté, la délicatesse et la moralité jusqu'au puritanisme. Famille très honorable. Père médecin, frère avoué, en province. Profession de docteur en médecine. Clientèle de 4 000 francs, devant s'accroître considérablement. Quelque patrimoine. On est établi depuis sept ans. On a peu quitté Paris depuis 1831, et seulement pour des missions médicales ; on peut donc offrir les renseignements les plus précis et les plus satisfaisants de la part de personnes éminemment recommandables.

On sera très difficile sur les conditions de famille. On désire avant tout un bon caractère. *Nota* : indiquer l'âge de la jeune personne, le genre d'éducation qu'elle a reçue, le chiffre exact de ses rentes.

Il serait inutile d'entrer même en négociation si l'on ne devait être représenté par une personne irréprochable et surtout étrangère à toute espèce de spéculation matrimoniale. Répondre à M. G. Seyert, 93, Fontaine Molière, pour remettre à M. A.B.V. »

Il ne semble pas qu'une réponse satisfaisante ait été reçue, et Baudin est demeuré célibataire. Toutefois dans plusieurs correspondance reçues par lui (2), on trouve mention d'hommage à Madame L..., à « Madame Baudin », et c'est probablement la personne qui avec Camille Baudin et Gindriez, Représentant de Saône-et-Loire, ramènera le corps à son domicile, 88, rue de Clichy, le soir du 3 décembre.

Au moral, Alphonse Baudin est certainement un timide, très réservé, fort bien élevé, très soigné de sa personne, se rendant chez ses malades en redingote et chapeau haut de forme ainsi qu'il seyait à l'époque. Dans ses lettres, dans ses prescriptions, l'écriture est fine, très lisible ; son français sans défaut, son style agréable. L'orateur qu'il sera à l'Assemblée, est toujours courtois, jamais vulgaire, et sans doute en a-t-il été ainsi dans les clubs politiques ouvriers tel celui de l'Avenir où, le soir, il était très écouté, et aussi à la loge « Le Temple des Amis de l'Honneur Français » où il avait été initié le 15 juin 1842.

Adeptes du saint-simonisme, babouviste, disciple de Gall, les élections d'avril 1848 auxquelles il fut candidat dans l'Ain, se soldèrent par un échec. Il eut sa revanche à celles du 13 mai 1848 où il fut élu dans le même département à côté d'Egar Quinet, des deux Bouvet et de Maissiat.

Il siégea à la gauche, à la Montagne, dans cette salle polygonale, hâtivement bâtie en 1848 dans la Cour du Palais Bourbon pour loger les 880 députés de la Constituante, et qui reçut les 750 de la Législative avant d'être démolie en 1852. Sa place n° 154 y est connue, ainsi que celles de ses voisins immédiats : Bruys et Madier de Monjoux, de Saône-et-Loire ; Loiset, du Nord ; Baune, de la Loire ; Lamennais, de la Seine ; Mathieu, de la Drôme, Victor Schoelcher, de la Guadeloupe (7) ; Agricol Perdiguier, de la Seine ; Nadeau et Moreau, de la Creuse, et, non loin, Victor Hugo, Arago, Sainte Beuve, Dussoubs dont le frère sera tué le 4 décembre.

Les commissions dont fit partie Baudin, ses interpellations, ses votes, ses discours, sont connus par la Table analytique des Séances, et peuvent être facilement retrouvés au Moniteur.

Il fut très rapidement en conflit avec le Président Dupin, pourtant maçon, et ni l'un ni l'autre ne se ménagèrent, à la grande joie des représentants. Certaines de leurs réparties sont restées célèbres.

A l'approche du Coup d'Etat, Alphonse Baudin, Représentant exemplaire et ponctuel, s'absenta quelques jours, du 18 au 22 novembre 1851, pour se rendre à Nantua et sans doute en Suisse ou en Savoie où résidaient alors beaucoup d'expulsés. C'est la seule absence qu'on lui connaisse.

Il était présent à la séance ultime du 1^{er} décembre au cours de laquelle fut discuté le projet de loi sur le chemin de fer de Lyon à Avignon, dernière occupation de la Législative.

Au matin du 2 décembre, il ne fut pas arrêté à son domicile, et au matin du 3 non plus. C'est parce qu'il avait passé cette dernière nuit, non chez lui 88, rue de Clichy, mais chez son demi-frère Camille, de 16 ans son cadet, étudiant en médecine, et qui logeait rue des Grès dans le Quartier Latin.

Les événements de ces journées sont trop connus pour être rappelés ici. Les documents « officiels » s'affrontaient de part et d'autre. Alors que le Prince-Président, violant manifestement l'article 68 de la Constitution, dissolvait l'Assemblée par affiche, le 2 décembre, le monarchiste Berryer, maçon, ayant réussi à rassembler les députés du Centre et de la Droite à la Mairie du X^e, révoquait de la même façon le Président de la République. Cependant, que ce qui restait en liberté de la Montagne se rassemblait de son côté le 2 décembre, et destituait aussi le Président de la République en appelant le peuple aux armes. On sait l'indifférence de celui-ci, la réunion de la Salle Roysin au faubourg St-Antoine, l'illusoire barricade sur laquelle Alphonse Baudin fut tué. Sa mort fut incontestablement un acte gratuit de sa générosité. Il était opposé à cette barricade qu'il jugeait inefficace, insuffisante, tactiquement inutilisable. C'est à la pression des représentants qui l'entouraient qu'il céda pour monter avec eux, et le premier, sur quelques débris de charette. On a trop raconté ce drame. Ce que l'on sait peu, c'est que, retiré blessé du lieu où il fut frappé à la face, il ne mourut que quelques instants plus tard dans une chambre mansardée de la maison du 151, faubourg St-Antoine. Ses collègues, dispersés, se retrouvèrent pour voter l'inhumation d'Alphonse Baudin au Panthéon... Elle ne devait être suivie d'effet que le 3 août 1889, trente-huit ans plus tard, à l'occasion des cérémonies par lesquelles la Troisième République célébra le Centenaire de la Grande Révolution... exécutant sans le savoir le vote des derniers Montagnards.

Comment et pourquoi Alphonse Baudin fut-il oublié ? Ce mort, proscrit outre-tombe, inhumé le 5 décembre 1851 au cimetière du Nord, à l'emplacement de notre hôpital Bretonneau, fut oublié jusqu'en 1856. Une personne de la famille avait acquis à cette date une sépulture perpétuelle, et y fit transporter les restes. Puis la tombe, oubliée, fut découverte un 2 novembre par des républicains allant honorer le tombeau de Godefroy Cavaignac, en 1868. Le livre d'Eugène Ténot (8) mit le feu aux poudres. De là, constitution d'un Comité, souscription et le fameux procès Delescluze où Léon Gambetta fit ses grands débuts.

On sait la suite et, après les années de guerre, l'inhumation d'Alphonse Baudin sous le gisant de Millet, à quelques centaines de mètres de la sépulture de 1856. Et enfin, la dernière inhumation, en solennité, au Panthéon le 3 août 1889, en présence du Président de la République Sadi Carnot, lequel, en 1894, devait rejoindre Lazare Carnot, Marceau, la Tour d'Auvergne et Alphonse Baudin dans le même caveau.

Des monuments élevés à Baudin, à Nantua (septembre 1888), à Paris (décembre 1901) puis à Nantua (en 1955) ont certes réparé l'oubli dans lequel fut tenu Alphonse Baudin pendant dix-sept années.

Si, en 1868, 1888, 1901, des manifestations ont eu lieu au moment des inaugurations, elles n'ont jamais été dirigées contre la mémoire d'Alphonse Baudin, demeurée respectée de ses adversaires politiques eux-mêmes. Il a fallu la mauvaise santé chronique de Mérimée pour écrire, en novembre 1868, à Mme de Montijo des lignes désobligeantes et partisans à son propos, répétées le 8 décembre à Viollet le Duc (6). L'inauguration du monument de la rue Traversière à Paris, en décembre 1901, a donné lieu en particulier à une cérémonie presque grotesque, les fanfares et les agents réussissant à empêcher le Président du Conseil municipal de prononcer son discours après celui du Président de la République, Emile Loubet. Ce dernier monument, détruit sous l'occupation, avait laissé son socle de pierre ; il n'y a pas si longtemps que le soubassement lui-même a été enlevé.

La mémoire d'Alphonse Baudin est demeurée étrangère à ces mesquineries de bas étage.

Le Docteur Alphonse Baudin, ancien médecin aide-major, ancien médecin de Montmartre, représentant du Peuple à la Législative, seul médecin inhumé au Panthéon, mérite que l'on conserve son souvenir à Paris, dans cette Faculté, et au Val-de-Grâce, comme il est gardé à Nantua.

BIBLIOGRAPHIE

1. BAUDIN (J.B. Alphonse V.): « *Essai sur la duodénite chronique* ». Thèse 76, Paris 1837, in coll. thèses Fac. Méd., Paris, t. III, 1837, 90973.
2. BAUDIN (J.B.A.V.): « *Don Guillois 1881* ». Bibl. Hist. Ville de Paris, 24, rue Pavée. Ms, CP 6328.
3. CARTAZ (A.): « *Les Médecins bressans* ». Paris, Masson éd., 1902, in-8°, 267 p.
4. FORAS (Pierre): « *Le Docteur Alphonse Baudin, cet inconnu (1811-1851)*. Thèse méd., Lyon 1975. Impr. Nouvelle Lyon, impr. 15 × 25, 108 p. Bibliographie.
5. LAROUSSE (Pierre): « *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* ». Vol. 2 - B à Bz. (Article intercalaire de 4 pages sur 4 colonnes « adressé exclusivement aux souscripteurs du Grand Dictionnaire qui auront à l'intercaler entre les pages 386 et 387 du second volume, en face du nom de Baudin ».)
6. MERIMEE (Prosper): « *Correspondance générale établie et annotée par Maurice Parturier* » (17 vol.), vol. 8 et 9, 1961.
7. SCHOELCHER (Victor): « *Histoire des crimes du 2 décembre* », 2 vol. 11,5 × 7,5, 399 et 384 p. Bruxelles, 1852.
8. TENOT (Eugène): « *Paris en 1851. Etude sur le coup d'Etat* ». Paris, Le Chevalier éd., 1 vol., in-12, 213 p., 1868.